

OFFRE DÉCOUVERTE

DÉCOUVREZ NOTRE
ÉDITION ABONNÉS



10 JOURS
GRATUITS

J'en profite >

(https://www.ipmstore.be/lalibre/offre/decouverte-edition-abonne-libre?utm_source=LLB&utm_medium=lbxlin&utm_campaign=10jours)

Un sanctuaire protégé à Venise

ABONNÉS GUY DUPLAT, ENVOYÉ SPÉCIAL À VENISE Publié le lundi 14 avril 2014 à 08h30 - Mis à jour le lundi 14 avril 2014 à 08h30



ARTS VISUELS Est-ce le beau temps et les vacances de Pâques ? Est-ce désormais la règle ? Venise est de plus en plus envahie d'une foule bruyante qui ne se contente plus d'occuper le centre-ville et les artères commerciales. Les quartiers périphériques et les églises restent encore, pour un temps, des havres de paix, avec le Palazzo Grassi qui continue à programmer des expositions de réflexion et de beauté, amenant l'art contemporain dans la ville des Doges. Depuis 2006, avec sa sœur à Venise, la Punta della dogana, elle a présenté 200 artistes et 1200 œuvres d'une collection Pinault apparemment inépuisable.

Deux nouvelles expos sont proposées jusqu'à fin décembre. Et d'abord "L'illusion des lumières" où sont posés les enjeux physiques, esthétiques, symboliques, politiques, de la lumière et de son opposé, l'invisible. " *Mehr Licht* ", s'écria, dit-on, Goethe au moment de mourir. Une réaction qui est le cri de l'humanité. Si Dieu créa la lumière, l'homme n'y voit toujours rien et s'effraye de tout.

Le grand hall du Palazzo semble envahi par un brouillard aveuglant d'Ann Veronica Janssens. En réalité, le hall est enveloppé dans une coque métallique par Doug Wheeler (du mouvement Light and space comme James Turrell). Tout est blanc avec une lumière bleutée qui achève de totalement brouiller nos repères quand on y marche en chaussons.

Pure magie

La lumière est pure magie dans la grande installation de Julio Le Parc (Continuel lumière cylindre), qui crée des séquences lumineuses superbes et aléatoires à partir de mécanismes très simples. La magie peut venir des simples néons de Dan Flavin ou de leur réemploi par Bertrand Lavier peignant à la manière de Stella, avec des néons colorés.

La lumière peut être aveuglante. Une des œuvres les plus fortes est une vidéo de Bruce Conner (1933-2008) qui a pu obtenir les films enregistrés par 500 caméras de l'armée américaine lors des essais nucléaires en 1946, sur l'atoll de Bikini. Avec une musique envoûtante et minimale, ces images ont une beauté sublime et terrifiante, faisant du champignon nucléaire haut de 13 km, un totem captivant de la folie des hommes. Tous les témoins directs sont morts irradiés.

Lumière aveuglante aussi avec le blanc qui envahit les toiles de General Idea dont deux des trois membres sont morts du sida. En fixant les toiles, on voit apparaître les lettres AIDS écrites comme le LOVE d'Indiana. La malédiction du sida invisible à cause de notre aveuglement.

La lumière ne crée pas les objets, ils existaient déjà, mais elle crée les idées. Troy Brauntuch utilise l'idée inverse de General Idea. Ses tableaux sont noirs mais en les fixant, on voit apparaître des scènes policières, des images de violence qu'on choisit de cacher.

Broodthaers et Claerbout

Deux grands artistes belges sont là. Marcel Broodthaers et son "salon noir" de 1966, une installation hommage à son ami poète, Marcel Lecomte. Comme chez Magritte, il y a rupture entre le signifié et le signifiant, le montré et le caché : un cercueil rempli de pots au profil du disparu, quelques couverts pour le voyage vers la mort, une carte de visite comée qui indique l'hommage.

David Claerbout y montre une longue méditation autour d'une photo de Nigériens en moto, réfugiés sous un pont pendant une averse. Totalement récréé par ordinateur, l'environnement est lentement exploré par la caméra. Magnifique.

L'expo présente aussi deux jeunes Françaises très prometteuses, Latifa Echakhch, dernière lauréate du prix Marcel Duchamp. Néo-conceptuelle, soucieuse d'esthétique, elle a couvert les murs de stencils qu'elle fait couler, recouvrant murs et sol du bleu typique. Le stencil symbolisait le tract et la révolution, mais aujourd'hui, l'un et l'autre se perdent. Dans la salle aussi, des colliers de jasmin en fleurs comme on les trouve sur les marchés de Beyrouth, même en pleine guerre, comme un refuge de beauté au milieu de la terreur.

Claire Tabouret, 32 ans, est la plus jeune. Pinault lui a commandé une œuvre pour clôturer l'expo. Elle a choisi de peindre 32 enfants qui ont tous le même regard d'insoumis, des "Veilleurs" noyés dans une lumière verdâtre cadavérique, armés de grandes lances comme dans les batailles d'Uccello. Mais ici, ces lances sont des néons qui font le lien entre l'art contemporain de l'expo et la grande peinture ancienne qu'on retrouve en reprenant les rues de Venise.

La Magie maniaque d'Irving Penn

C'est la première fois que la collection Pinault propose une grande exposition photographique. Le départ a été le rachat par Pinault de la collection de Kuniko Nomura, constituée pendant les années 80 avec la contribution d'Irving Penn lui-même. Le grand photographe américain (1917-2009) avait rassemblé dans cet ensemble, des œuvres qui, selon lui, pouvaient former une synthèse à la fois complète et cohérente de son travail.

Le Palazzo Grassi présente 130 photographies, souvent ultra-célèbres, de Penn mais surtout, montre comment le photographe travaillait ses photographies en studio, de manière maniaque, pour atteindre ce rendu inouï.

On retrouve les grandes séries de Penn qui firent sa gloire, souvent réalisées d'abord pour le magazine Vogue dont il fut le photographe vedette : les petits métiers qui se perdent, les célébrités (Picasso, Truman Capote, Marlène Dietrich, Duchamp, etc.), la mode, mais aussi les clichés ethnographiques pris au Dahomey et en Nouvelle-Guinée dans les années 60 ou son reportage sur les hippies. Que ce soit les gloires de New York ou les "primitifs" de Papouasie, Penn travaillait toujours de la même manière, avec un studio portatif et un fond gris comme celui que Manet utilisa pour son "joueur de fifre". Penn était maniaque. Edmonde Charles-Roux, alors chez Vogue, disait qu'un portrait demandait quatre heures de pose !

Au platine

L'expo présente aussi les séries de nature morte photographiée à la manière des peintres flamands et les photographies de "déchets" (mégots de cigarettes, gants pourris) qui deviennent avec lui, des images de pure beauté, symbolisant la brièveté de l'existence, des "memento mori".

Si Penn travaillait d'abord en couleurs, pour Vogue (on voit des revues à l'expo), il traitait ensuite longuement ses images, en noir et blanc. Il créait d'abord des "internégatifs", sorte de dias noir et blanc à l'échelle de l'image obtenue au départ de ses négatifs. Pour la première fois, on en voit une vingtaine, sur des caissons lumineux. A partir de cela, il les retravaillait et les imprimait au "platine", plus performant que l'argentique pour traiter les noirs, gris et blancs. L'exposition permet de suivre l'évolution du travail. De sa célèbre photo de Picasso avec son chapeau et l'œil central, par exemple. L'image sur l'"internégatif" est encore sans contrastes. On voit comment ensuite, à la manière d'un peintre, il noircit autour et met en évidence le seul œil magique de l'artiste. Souvent, il imprimait sur aluminium pour faire mieux "survir" le sujet du fond.

Irving Penn, c'est l'anti "moment décisif". Avec lui, tout est calculé, étudié en studio. Ses Africaines à la peau scarifiée, ses femmes arabes entièrement voilées, ses "primitifs" avec des os dans le nez, sont des sculptures, avec des drapés de Michel Ange. Parfois, il usait d'un "truc" pour saisir la vérité du sujet comme sa série où il demandait aux célébrités de se "caler" dans un coin. La seule qui refusa fut Marlène Dietrich.

"L'illusion des lumières" et Irving Penn, au Palazzo Grassi, jusqu'au 31 décembre